

Études littéraires africaines

Éthiopiennes. Revue négro-africaine de littérature et de philosophie. Revue semestrielle (Dakar, Fondation Léopold Senghor), n°71, 2^e semestre 2003, 247 p., ill. - ISSN 0850-2005



Nathalie Courcy

Numéro 18, 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041463ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041463ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Courcy, N. (2004). Compte rendu de [*Éthiopiennes. Revue négro-africaine de littérature et de philosophie. Revue semestrielle (Dakar, Fondation Léopold Senghor), n°71, 2^e semestre 2003, 247 p., ill. - ISSN 0850-2005*]. *Études littéraires africaines*, (18), 52–53. <https://doi.org/10.7202/1041463ar>

Ce deuxième volume des cahiers de la SIELEC nous aura permis de mobiliser les outils de la critique contemporaine pour revisiter un corpus trop longtemps rejeté alors que la démonstration est faite qu'il a irrigué, par imitation autant que par détournement, les littératures contemporaines et reste donc utile comme un des courants formateurs de la sensibilité et de l'idéologie du XX^e siècle. Le troisième volume de la SIELEC est attendu avant la fin 2004 et reprendra les communications du congrès 2004 qui s'est tenu à Montpellier sur le thème "Faits religieux et résistance culturelle dans les écrits de l'ère coloniale".

■ Dominique RANAIVOSON

ÉTHIOPIQUES. REVUE NÉGR0-AFRICAINE DE LITTÉRATURE ET DE PHILOSOPHIE.
REVUE SEMESTRIELLE (DAKAR, FONDATION LÉOPOLD SENGHOR), N°71, 2^e
SEMESTRE 2003, 247 P., ILL. – ISSN 0850-2005.

Le numéro 71 de la revue *Éthiopiennes* est on ne peut plus actuel. Portant sur la représentation des conflits, cette édition entraîne le lecteur vers une réflexion littéraire, artistique et philosophique à propos de la guerre et de la violence. Les auteurs des articles proposent des manières plus ou moins concrètes, plus ou moins habiles, mais tout aussi intéressantes, d'appréhender les rapports entre l'art ou les arts, le réel, l'engagement et les multiples formes de combats qui ont, de tout temps, caractérisé l'humanité.

Les sept premiers articles concernent plus particulièrement les liens existant entre les littératures africaines et la guerre comprise au sens large. Certaines tendances sont perceptibles à la lecture de ces textes. Les auteurs questionnent la mise en écriture de l'indicible horreur des guerres (le génocide rwandais est souvent cité, mais il est aussi question d'autres luttes – réelles ou fictives – qui ont mené à des tueries et des aberrations difficilement concevables). Écrire la guerre répond-il à un "devoir de mémoire", ou n'est-ce là que voyeurisme malsain, ou encore traitement euphémisé d'événements d'une gravité sans bornes ? La problématique de l'engagement de l'écrivain revient aussi dans plusieurs textes : la fiction permet-elle une distanciation raisonnable de l'auteur avec l'horreur ou affecte-elle aussi la qualité et l'impact du témoignage ? D'autres articles s'appuient sur l'aspect proprement littéraire des œuvres relatant des conflits. Le motif de la guerre est évacué pour laisser place aux combats intérieurs et aux dédoublements culturels des personnages. Dans tous les cas, deux idées ressortent : une littérature sans engagement par rapport au réel est dénuée de sens, et l'écriture redonne la parole à ceux à qui on a imposé le silence. Ces conclusions apparaissent aussi dans les articles traitant du rapport entre les conflits et les arts en général. L'analyse d'œuvres spécifiques dans différents domaines (cinéma, peinture, sculpture, chanson, etc.) ou de l'art d'un pays (le Bénin) met en évidence l'interaction entre la violence et la création artistique.

La revue aurait pu commencer par les trois articles philosophiques. Les concepts qui y sont définis et discutés apparaissent comme le fondement de la réflexion partagée par l'ensemble des auteurs des articles. Babacar Ndiaye, Bado Ndoye et Lucien Ayissi optent pour la même approche générale : l'explication de certains concepts (interculturalité, mondialisation, hyperviolence, par exemple) et leur mise en contexte dans le monde contemporain mènent à l'élaboration de solutions optimistes potentielles pour contrer la situation dénoncée. Que ce soit par le "dialogue interculturel apaisé" (p. 143), par la "gestion des altérités" (p. 151) ou par une mondialisation réellement solidaire, les auteurs encouragent le dépassement de la violence telle qu'elle est dénoncée dans la revue.

Les deux poèmes qui couronnent cette livraison reprennent les thèmes abordés dans les articles ainsi que les opinions défendues par les auteurs. Au "ciel en portes closes" de Victor Emmanuel Cabrita répond Raymond Guillaou : l'espoir (ou peut-être l'espoir d'un espoir ?) prend le pas sur la noirceur complète. Bien que certains articles maintiennent des opinions très tranchées (entre autres par rapport à l'engagement des artistes), les textes d'*Éthiopiennes* ont ceci de positif, voire d'essentiel : ils ne s'arrêtent pas à un état de faits. Ils suggèrent des alternatives et des solutions, et vont même, dans certains cas, jusqu'à assumer la part d'espoir qu'ils mettent en valeur.

■ Nathalie COURCY

■ TCHEUYAP ALEXIE, DIR. *AFRIQUE EN GUERRE*. QUÉBEC, UNIVERSITÉ LAVAL, 2004, 173 P. (= ÉTUDES LITTÉRAIRES. THÉORIE, ANALYSES ET DÉBATS, VOL. 35, N°1, HIVER 2003) – ISSN 0014-214X – ISBN 2-920949-26-8.

Durement touchée par les guerres, l'Afrique n'échappe pas au "rendez-vous esthétique de l'horreur", constate A. Tcheuyap. La littérature africaine de la guerre, loin d'être un phénomène récent, prolonge une création née dans la violence. La tonalité générale du recueil et ses paradigmes idéologiques sont ainsi posés ; le champ étudié est celui du roman francophone.

Prolongeant ses réflexions liminaires, Tcheuyap rappelle la place des épopées guerrières dans le champ littéraire (Chaka, Soundjata). Il analyse ensuite les fictions qui thématisent les guerres anti-coloniales et évoquent une écriture de la défaite. L'objet étudié, très vaste, ne rend pas toujours aisé l'entendement. L'auteur convient que le Rwanda et l'Algérie sont des cas à part. Le génocide qualifié de "rwandais" a fait son entrée dans la fiction via une opération subventionnée par un État complice (la France), laquelle opération aurait permis de créer du récit dans un contexte de mutité du peuple traumatisé. Quant aux fictions algériennes thématisant la guerre civile (que l'auteur ne nomme pas ainsi), ils sont qualifiés de "littérature documentaire", expression empruntée à C. Achour.